

# Emotion

A propos de « 14 jours, 12 nuits »

Un film de Jean-Philippe Duval D'après une idée originale et un scénario de Marie Vien

Je ne sais pas pourquoi je devrais écrire sur ce film. Je ne devrais pas, mais j'ai envie... de partager. Vous savez que je m'intéresse de plus en plus à l'affect. Je ne sais pas pourquoi je dis affect, d'ailleurs, ... pourquoi ne dirais-je pas l'émotion ? affect, je le tiens de la traduction de Freud en français : les deux ambassadeurs de la pulsion sont l'affect et la représentation. Mais une émotion qu'en faire ? la partager.

Surtout maintenant que j'ai compris que c'était le symbolique comme tel.

Je ne vais pas dire non plus que c'est un film sur le travail de deuil. Ces mots ont été tellement employés dans la théorie que j'ai l'impression qu'ils ne veulent plus rien dire.

Je ne vais donc pas dire, suivant l'exemple d'Isabelle Brodeur, océanographe, tellement bouleversée que les mots ne parviennent pas à sortir.

Je ne sais même pas si ce serait gâcher que de raconter, car il ne se passe pas grand-chose. Les représentations sont sublimes, déjà naturellement, mais en plus magnifiées par l'art du directeur de la photo Yves Bélanger. Hanoï et son lac central habité d'un petit temple. La baie d'Halong. Minh Binh. J'y étais l'an dernier, et j'y suis sensible. Mon grand-père y était peut-être au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Quelque part, mes racines sont là ou en Chine.

Les représentations ici, ne sont pas là pour elles-mêmes, elles sont au service de l'émotion. Elles représentent ce que les mots ne peuvent pas dire. Pas seulement les paysages exotiques, bien entendu, mais le talent des actrices.

Isabelle quitte son Québec enneigé pour se retrouver à Hanoï en hiver. Elle rend visite à un orphelinat. Les enfants dans la cour lui jettent des regards qui sont autant d'appels de détresse. Certains l'effleurent, la touchent, comme s'ils tentaient de la retenir, sans violence aucune, juste pour évoquer... dire, ils ne peuvent pas non plus.



Mais elle n'est pas là pour ça. Elle veut voir l'éducatrice qui s'est occupée de sa fille adoptive. On la lui présente. Un très vieil homme traduit. Isabelle a amené des fleurs pour l'éducatrice. Celle-ci est réservée, jusqu'au moment où elle hausse le ton. Le traducteur ne traduit pas ; Isabelle insiste. Il se laisse convaincre : « vous avez tué nos pères et nos frères et vous nous avez volé nos enfants. Pourquoi êtes-vous venue ici ? ». Isabelle garde le silence,

mais ses yeux s'embuent de larmes. La caméra reste sur le visage de l'éducatrice. On y lit ceci : sa colère se mue en perplexité qui se transforme peu à peu en compréhension. Ses yeux s'agrandissent. Moi non plus, je n'avais pas envie de comprendre. C'est l'émotion qui sert de représentation.

Sur le bord du lac d'Hanoï, les yeux embués, elle observe le lent mouvement d'un groupe de vietnamiens qui font leur Taï chi. Ça ne veut rien dire, n'est-ce pas, cette représentation est annexe à l'histoire ; ce pourrait être du décor. Et pourtant cette lenteur dit quelque chose de l'émotion : ce qui me meut, ce qui bouge lentement à l'intérieur de moi. Ce qui m'amène à me mouvoir plus lentement.



Avant qu'Isabelle ne parte, l'éducatrice lui confie un morceau de tissu trouvé dans les langes du bébé à son arrivée à l'orphelinat. Un nom, un N° de téléphone.

C'est comme ça qu'elle trouve Thuy, la vraie mère. Elle est guide dans une agence de voyage. Voilà Isabelle embarquée dans une visite privée du pays de sa fille. Rien n'est dit et je comprends qu'elle n'a toujours rien dit. Une amitié sensible se noue entre les deux femmes. Petit séjour chez les Hmongs. Croisière solitaire en sampan sur la baie d'Halong. Moi, j'avais fait ça sur les paquebots pour touristes, un parmi des dizaines.



Séquence émotion : Thuy demande à Isabelle si elle a des enfants. Isabelle répond sobrement : « non ». « Et vous, vous avez des enfants ? ». Thuy répond sobrement : « non ».

Sur la route du retour, Thuy perçoit la douleur qui se manifeste parfois sur le visage d'Isabelle. Alors, au lieu de rentrer à Hanoï, elle l'amène chez elle, à Minh Binh, que j'ai connu sous le nom de baie d'Halong terrestre. Dans la ferme léguée par le grand-oncle, Isabelle découvre l'atelier de Thuy, artiste la moitié de l'année, quand elle n'est pas guide. Les murs sont couverts de toiles représentant des visages effacés. Isabelle comprend tout de suite, et moi avec elle, la détresse qui s'exprime dans cette expression impossible. Mais Thuy ne sait toujours pas qui est Isabelle.

Paysage sublime des falaises tombant dans le fleuve. A leur pied, minuscule sur son petit esquif, une silhouette recouverte du typique chapeau de paille conique : solitude écrasée par l'énorme masse des rochers.

En revanche, mise en confiance par leur amitié grandissante, Thuy se confie.



Enfin, voilà des mots.

« Quand je suis née, Hanoï était écrasée sous les bombes américaines. J'ai tout perdu. Mes parents, mes frères, mes sœurs, mes oncles et tantes. Il n'y avait plus que ma grand-mère et moi. C'est ma grand-mère qui m'a élevée. A 17 ans je suis tombée amoureuse de mon prof de dessin. Il était français. Pour ma grand-mère, c'est comme si j'avais couché avec l'ennemi. Je n'ai pas abandonné mon enfant. Ma grand-mère me l'a enlevé ».

Cela va-t-il libérer la parole d'Isabelle ? non. Pas tout de suite. Un matin, elle part à vélo le long du fleuve et s'assoit sur le quai des barques pour touristes, endroit que je connais bien pour y avoir fait, justement, le touriste. Thuy, inquiète, la rejoint un peu plus tard.

C'est là qu'Isabelle peut enfin dire, le visage tordu de douleur, baigné de larmes.

Moi aussi.

S'il arrivait quelque chose à ma fille, je ne sais pas dans quel état je serais, mais ça doit se rapprocher de ça. Je suis dans le film, je suis dans les personnages, non seulement parce que je connais les lieux, mais surtout parce que, en ce lieu supposé de mes racines, je peux imaginer ce que serait la coupure des branches.

Il faudra un bon moment à Thuy pour pardonner à Isabelle de lui avoir menti. Il faudra qu'elle en passe par la grand-mère. Encore une fois sans un mot. Devant l'hôtel des ancêtres où la vieille dame vient de déposer des bâtonnets d'encens, sans se retourner, elle émet un discret appel de la main vers sa fille. Celle-ci s'en saisit. Et voilà.

L'émotion peut s'inverser.

Samedi 27 juin 2020